

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Band: 6 (2007)

Artikel: Histoires d'objets. Les reconstitutions du Musée
Autor: Buchs, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048133>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Denis Buchs fut nommé conservateur adjoint du Musée gruérien en 1973. Il conçut et réalisa l'aménagement du bâtiment inauguré en 1978. Il a dirigé le Musée et la Bibliothèque de 1979 à 2006. Il est actuellement conservateur chargé de mission.

Histoires d'objets

Les reconstitutions du Musée

Quatre reconstitutions ponctuent l'exposition permanente du Musée gruérien. Quatre époques, quatre ambiances. Trois habitations, un lieu de travail. Tous portent la trace du savoir-faire des artisans. Tous sont imprégnés de la présence des générations qui s'y sont succédé. Que savons-nous de ces fragments d'histoire régionale? Suivez le guide!

Un des principes conducteurs de l'aménagement de l'exposition permanente du Musée gruérien, inaugurée le 3 juin 1978, était de faire alterner des présentations thématiques et des reconstitutions évocatrices de la vie quotidienne d'autrefois. Celles-ci devaient accueillir des meubles et des objets placés dans leur contexte originel et dans leur fonctionnalité. Un éclairage indirect et diffus devait concourir à créer une ambiance intime.

La conception générale de l'exposition était assumée par l'auteur de ces lignes. La scénographie avait été confiée à Serge Tcherdyne. La réalisation des reconstitutions bénéficia des connaissances et de l'enthousiasme de Raymond Borcard, menuisier-charpentier à Grandvillard¹. Nous présentons ces reconstitutions dans la succession que découvrent les visiteurs du musée.

Chambre et cuisine du XVII^e siècle

En Gruyère, la prospérité économique de la première moitié du XVII^e siècle² permit la construction d'un grand nombre de bâtiments. Malgré les transformations et les démolitions, malgré les incendies de bâtiments isolés et de villages entiers, de nombreux intérieurs de cette époque existent encore aujourd'hui.

Le projet muséographique était de montrer ce qui a constitué le cœur de toute habitation rurale du XVII^e siècle au début du XX^e: la cuisine et la «grande chambre». Dans les maisons rurales les plus anciennes, de la deuxième moitié du

1 R. Borcard fut aidé par Nicolas Cosandey (1977-1978) et Vincent Borcard (1989).

2 BORCARD, Patrice: «L'âge d'or de l'Intyamont aux XVII^e et XVIII^e siècles», in *La civilisation du Gruyère, Cahiers du Musée gruérien*, 1999, pp. 41-46.



XVI^e siècle, aussi bien que dans les plus modestes des siècles suivants, ces fonctions ont toujours été séparées. Dans toute la région, on ne connaît pas la pièce unique multifonctionnelle qui fut la règle dans la plus grande partie de l'Europe rurale jusqu'au seuil du XX^e siècle. Plus que signe de richesse, cette séparation de la cuisine et de la chambre avait pour but de procurer un minimum de confort. En effet, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la cuisine était particulièrement inconfortable à cause de la grande cheminée pyramidale en bois, la «borne», dont la base avait une ouverture carrée pouvant avoir quatre mètres de côté. Grâce à cette cheminée, on pouvait sécher la viande d'une ou plusieurs bêtes, préalablement trempée dans la saumure, afin qu'elle se conserve pendant plusieurs mois. Il s'agissait moins d'utiliser la chaleur dégagée par le feu de l'âtre que de capter la fumée, garante d'un air sec et sain. Ce dispositif permettait donc de contourner les inconvénients d'un climat trop humide pour sécher la viande à l'air libre. Il avait néanmoins pour conséquence de faire de la cuisine un local parfois enfumé, souvent froid en hiver, toujours sombre. On ne vivait pas à la cui-

*La chambre du XVII^e siècle.
© Christophe Dutoit*

sine, on n'y mangeait pas. La vie familiale se déroulait dans la pièce adjacente, la «grande chambre» dont l'usage était proche du séjour moderne. C'est le *pêyo*, en patois, le «poêle», en ancien français, qui désigne la chambre chauffée. Souvent, c'était la seule pièce chauffable, grâce au poêle ou fourneau dont la bouche d'alimentation et le canal de fumée se trouvaient dans la cuisine, proches du foyer. Le confort consistait donc à disposer au moins d'une pièce chauffée et exempte de fumée. Le poêle en pierre, plus rarement en faïence, diffusait sa chaleur longtemps après que le feu fut éteint. De plus, dans un contexte de crainte permanente des incendies, il offrait la sécurité: aucune étincelle ne pouvait atteindre le plancher et les boiseries. Le poêle et les boiseries étaient aussi une réponse au refroidissement climatique ressenti depuis le XVI^e siècle. On a pu observer que, dans les plus anciennes maisons en maçonnerie, les murs intérieurs étaient apparents à l'origine. Couverts d'un enduit lisse, parfois ornés de peintures, ils ont été recouverts de boiseries entre la fin du XVI^e et le début du XVII^e siècle.

Pendant des siècles, c'est dans le *pêyo* qu'on mangeait, qu'on filait la laine et le chanvre, qu'on tressait la paille, que les enfants jouaient et, souvent, qu'une partie de la famille dormait. Mais c'est aussi dans cette pièce que l'on recevait des visiteurs. Le mobilier devait donc être à la fois résistant pour l'usage quotidien et représentatif pour l'accueil des personnes extérieures à la famille. La fonction de la «grande chambre» a été modifiée entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, lorsque la cuisine est devenue plus confortable, le foyer ouvert ayant fait place au fourneau de cuisine muni de conduits de fumée, ce qui permettait de fermer le bas de la «borne».

Pour construire une cuisine et une chambre, le musée ne disposait pas d'un ensemble homogène. Il fallut donc utiliser les éléments partiels disponibles et rechercher ceux qui manquaient. Les dimensions de la chambre furent données par une poutre maîtresse, la filière, et sa pièce transversale qui provenaient de Grandvillard. Quoique non datées, ces solives sont typiques de la première moitié du XVII^e siècle. De section carrée, la filière est décorée au centre et aux extrémités de motifs gravés: entrelacs, étoiles, rosaces et fleurs de lys. Le plafond fut réalisé par R. Borcard sur des modèles observés à Grandvillard. Cette menuiserie ne fut pas vieillie artificiellement, mais seulement teintée. Les parois intérieures et extérieures proviennent de la «maison Zillweger», à Bulle. Les fenêtres ont des verres ronds joints au plomb.

La «maison Zillweger» se trouvait à Bulle, dans le quartier de Saucens. Construite au XVII^e siècle, elle fut agrandie (à gauche), ce qui faussa la symétrie de la façade. Elle fut démolie en 1973.

© Photo Glasson – Musée gruérien



Dans l'architecture régionale en bois, l'épicéa est le matériau dominant. Le chêne est réservé à la sablière, qui repose sur les fondations en maçonnerie, et à l'encadrement de la porte de la grange. Il est aussi fréquemment utilisé pour la porte d'entrée de l'habitation, plus rarement pour des portes intérieures. Au-dessus du poêle, le mur peut être habillé d'une boiserie en chêne, en noyer ou en cerisier.



Le poêle en molasse installé dans la chambre, daté de 1625, est originaire d'Enney. Il se distingue par la grue héraldique sculptée sur un côté. Très rarement représenté dans l'art populaire jusqu'au XIX^e siècle, l'emblème de la Gruyère sculpté sur ce poêle s'explique probablement par le fait que celui-ci était destiné à un bâtiment communal, aujourd'hui Auberge de la Couronne.

Entre le poêle et la boiserie se trouve une banquette en pierre. En hiver, elle accueillait les personnes qui rentraient transies de froid. Dans certaines maisons, elle permettait aux enfants d'accéder à l'étage où ils dormaient par une ouverture pratiquée dans le plafond.

La cuisine a été partiellement reconstituée. Son dallage avait été récupéré lors de la transformation d'une maison d'Estavannens. Les dalles, les *lâpyè*, avaient certainement été extraites d'une carrière proche du village. Le foyer fut reconstitué en se basant sur des modèles observés dans des maisons gruériennes.

Malgré la disparité des matériaux, cuisine et chambre constituent un ensemble cohérent, représentatif de l'habitat en Gruyère au XVII^e siècle. On installa dans la chambre le mobilier qui aurait pu s'y trouver vers 1800, ce qui permettait d'y placer des meubles du XVII^e siècle (table et coffre), du XVIII^e (banc, horloge, chaises, fauteuil) et du début du XIX^e (armoire et rouet). Un objectif ne fut pas atteint: l'installation d'un lit fixé dans les parois, fermé par des rideaux et sous lequel aurait été placé un lit sur roues. Aucun élément ancien ne fut trouvé ni même un modèle probant. Vers 1800, ce dispositif était cependant en voie de disparition dans les *péyo*, la fonction étant transférée dans la «chambrette» adjacente.

Maison d'Estavannens d'où provient le dallage de la reconstitution. Les portes des caves sont datées de 1596 et 1752. Photo Denis Buchs – Musée gruérien

«Un challict avec son charriot et son ciel dessus.»
AEF, RN 2705, f. 83 (1645)

«Un poile Et un grand lit dans iceluy avec un petit lit dessous vulgairement appellé chariot Et un archebanc devant iceluy.»
AEF, RN 2623, f. 77 (1708)



La cuisine fut équipée d'un buffet appelé «écuellier», de divers ustensiles ainsi que d'une table dont le plateau supérieur pouvait être rabattu sur des consoles, un type archaïque qui fut abandonné au XVII^e siècle.

Chambres de Hauteville

Cette installation a été réalisée en 1989. L'année précédente, sur le territoire de la commune de Hauteville, avait été mis à l'enquête publique un plan de quartier pour la construction de plusieurs chalets. Sur ce terrain se trouvait la ferme de Longemort, condamnée à être démolie. Bien qu'ayant subi de nombreuses transformations, l'habitation avait conservé des boiseries en bon état. Le Musée gruérien s'intéressa à leur récupération pour les remonter dans son exposition permanente. Plusieurs raisons motivèrent cette entreprise:

1. Les boiseries étaient représentatives de ce qui se faisait dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Elles permettaient une comparaison intéressante avec celles de la chambre du XVII^e.

2. Les éléments récupérables permettaient de montrer un autre aspect de l'organisation de la ferme régionale: le couloir traversant l'habitation et la séparant du rural, la «chambrette» contiguë à la «grande chambre», généralisée dans les constructions du XVIII^e siècle.

3. Cet ensemble permettait de mieux structurer la partie médiane de l'exposition permanente.

Le *pêyo* présente des boiseries simples et élégantes. La poutre maîtresse n'est plus ornée de motifs gravés comme au siècle précédent; des moulures en dégradé l'allègent optiquement. Le plafond et la paroi qui fait face à la porte d'entrée sont en panneaux à gorge. Un cœur en faible relief agrément la porte communiquant avec la cuisine. Le décor discret des boiseries permettait de mettre en valeur le mobilier apparu au cours du XVIII^e siècle: des armoires et d'autres meubles hauts de deux mètres, en cerisier et en noyer, souvent enrichis d'incrustations ou de placages. Les fenêtres d'origine furent, par chance, retrouvées au galetas. A petits croisillons, elles sont fixes, à l'exception d'une par chambre qui pouvait être entièrement ou partiellement ouverte.

On profita de la reconstruction de cet ensemble pour y installer un poêle provenant d'une ferme de Riaz et acquis par le Musée en 1922. Ce fourneau en faïence, richement décoré de scènes religieuses et champêtres, fut produit à Fribourg dans l'atelier de Rudolf Stern. Un carreau porte des armoiries de la



*La grande chambre de Hauteville.
© Christophe Dutoit*

famille Duding brochant sur une croix de Malte, la date 1768 et l'inscription «R.D. CLIO DUDENG». Il s'agit du Révérend Dom Claude Joseph Duding (1712-1788), commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Malte. La famille Duding, de Riaz, a donné de nombreux hommes d'Eglise rattachés à l'ordre de Malte, dont deux évêques. Ce poêle avait été remonté dans le Musée en 1978, mais il était sorti de son contexte architectural et on ne pouvait pas en comprendre le fonctionnement. Il parut donc judicieux de le placer dans la chambre de Hauteville avec laquelle il se trouvait en adéquation, tant en ce qui concerne l'époque que le contexte social. Dans la maison rurale, le poêle en faïence apparaît seulement dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Plus coûteux que le poêle en pierre, il n'était accessible qu'aux propriétaires aisés, ce qui était le cas de celui de la ferme de Riaz.

Comme l'indique son appellation locale, la «chambrette» est une petite pièce (2 m x 5 m). Un lit y était placé entre trois parois, dans la partie arrière. Cette «chambrette» était réservée aux parents, les enfants dormant à l'étage. Son usage privé et intime explique que, dans la richesse du mobilier régional, le lit fasse figure de parent pauvre.

Le pignon de l'habitation de Longemort ainsi que la façade principale, jusqu'à la hauteur des fenêtres du rez-de-chaussée, avaient été refaits en maçonnerie au XX^e siècle. Lors de la démolition de la ferme, les parties en bois de l'étage furent récupérées pour les placer sous les fenêtres de la reconstitution. On décida aussi de restituer une couverture en tavillons sur le pignon en se basant sur une ancienne photographie du bâti-

*La ferme de Longemort, à Hauteville.
Photo Denis Buchs – Musée gruérien*



ment. Cette option offrait l'opportunité de montrer ce mode de couverture qui était autrefois généralisé pour les toits et fréquent pour les façades latérales des fermes en bois. Le travail fut confié à Camille Charrière, tavillonneur à Cerniat. On couvrit de tavillons une structure qui fut exposée à l'air libre jusqu'à ce qu'elle prenne une belle couleur argentée. Un méchant orage nécessita de répéter l'opération pour obtenir le panneau qui fut installé au musée.

Devant la façade a été suspendue une «batterie» de cloches, c'est-à-dire l'ensemble des sonnailles en fer et des cloches en bronze d'une exploitation, comme cela se voit encore dans la campagne environnante. La «batterie» exposée, restaurée par Jean-Claude Bovet, appartenait à Jules Gremaud, d'Echarlens, personnalité bien connue dans les milieux de l'élevage et de l'économie alpestre. L'acquisition de ces cloches fut facilitée par le fils de celui-ci, Francis Gremaud.

Chambre peinte de Montévraz

Contrairement aux deux ensembles précédents, la chambre peinte n'est pas représentative de l'habitat régional. Elle provient de la ferme-manoir de Montévraz-Dessus (commune du Mouret) construite en 1673 par Jean-François Kaemmerling, patricien de Fribourg, et faisant partie d'un grand domaine où se trouvaient deux manoirs, des ruraux, une chapelle et un four à pain. La chambre peinte se trouvait dans les combles. Elle n'était donc pas un *pêyo*. Elle n'avait aucun moyen de chauffage et pas de liaison directe avec une cuisine. Un lit y trouvait place dans l'angle situé derrière la porte. L'intérêt de cette pièce bâtie avec des planches et des poutres grossièrement équarries réside dans son décor peint entre la fin du



La ferme-manoir de Montévraz. La chambre peinte se trouvait dans les combles.
Photo Denis Buchs – Musée gruérien



La chambre de Montévraz.
© Christophe Dutoit

XVII^e siècle et le premier quart du XVIII^e. Outre les motifs à rinceaux du plafond, ce sont les trois parois qui attirent l'attention. Elles représentent quatre scènes de la vie du prophète Elie (I Rois 17-19; II Rois 2):

- Elie nourri par les corbeaux près d'un torrent
- Elie nourri par un ange dans le désert
- Elie rencontre la veuve de Sarepta qui ramasse du bois avec son fils
- Elie enlevé aux cieus sur un char de feu, sous les yeux de son disciple Elisée.

Aloys Lauper³ commente ainsi le décor de cette chambre: «D'exécution médiocre, ces peintures ne sont pas des œuvres populaires, mais bien l'expression d'une culture savante et d'un goût dominant pour les intérieurs polychromes surchargés. Avec trois scènes évoquant le don de la nourriture et une scène, le manteau laissé à Elisée, interprétée comme une allégorie de la transmission du savoir, ce cycle appartenait aux images favorites de l'idéologie du pouvoir de droit divin. Sa présence dans un manoir de la fin du XVII^e siècle n'est sans doute pas fortuite.»

Dans la maison de Montévraz, la peinture n'avait pas été réservée à cette seule pièce. Des fragments de polychromie sont encore visibles à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment. On peut cependant se demander pourquoi une chambre posée dans les combles avait aussi reçu un décor peint et, de surcroît, thématique. On pourrait imaginer qu'un membre de la famille Kaemmerling avait choisi de s'y retirer, au moins à la bonne saison.

Aujourd'hui, la chambre peinte de Montévraz serait certainement conservée in situ. En 1928, quand le propriétaire la proposa au Musée gruérien, aucune mesure légale ne pouvait l'empêcher de s'en séparer. Plutôt que la voir quitter le canton ou, pire, être détruite, le Musée l'acheta sur proposition du conservateur Henri Naef qui la fit remonter dans l'ancien musée en 1929. Lors de l'élaboration de l'exposition permanente du nouveau musée se posait la question de l'opportunité d'y transférer cette chambre atypique. Ne pas le faire revenait à la condamner à devenir une pile de planches dans un dépôt. Il fut décidé de la remonter et d'en faire un pivot du secteur consacré à la religion avec, d'un côté, des témoins de la piété dans la vie quotidienne et, de l'autre côté, des objets provenant de divers sanctuaires: statues, parements liturgiques, ex-voto, portes des églises de Grandvillard et de Montbovon.

3 LAUPER, Aloys: «Domaines patri-
ciens et maisons de campagne de
la région du Burgerwald», in *Pro
Fribourg* N° 129, Fribourg, 2000,
p. 22.

Fromagerie d'alpage

Les objets se rapportant à l'économie alpestre constituent un point fort des collections du Musée gruérien. Il était donc souhaitable de montrer le contexte dans lequel fut produit, pendant des siècles et jusqu'au début du XIX^e, tout le fromage qui constituait le principal revenu régional: une fromagerie de chalet d'alpage. Le Musée disposait de tous les accessoires, mais pas des éléments architecturaux.

En avril 1977, un appel fut adressé à toutes les communes de la Gruyère, dans l'espoir qu'elles signalent un ou des chalets qui devraient être transformés ou démolis. Par chance, la commune de Broc nous fit savoir qu'elle prévoyait de démolir deux petits chalets voisins en mauvais état, le Gillerby et la Gîte-à-Pâquier, pour les remplacer par un bâtiment plus grand permettant une exploitation rationnelle. Le chalet du Gillerby, construit en 1793, convenait tout à fait à notre attente. Les éléments qui nous intéressaient furent démontés en août déjà et fidèlement remontés au Musée. Tout au plus fallut-il raccourcir la «borne» pour tenir compte de la place disponible.



Le chalet du Gillerby, sur les contreforts de la Dent-de-Broc. Sur le linteau de la porte du trintsâbyo était gravée la date: 16 MAY 1793.

Photo Denis Buchs – Musée gruérien

Si la cuisine d'une ferme se dit *othô* en patois, on appelle *trintsâbyo* l'espace d'un chalet d'alpage où se fabrique le fromage. C'est là qu'on «tranche» le lait, qu'on le fait cailler et qu'on le chauffe pour produire le fromage et le vacherin. En dépit d'une facture très simple, ce local est rationnellement organisé pour économiser gestes et efforts des armaillis: la grande chaudière pivote sur un tour et il n'y a que quelques pas à faire entre le foyer et la table, l'*inretyà*, où la masse chaude est mise dans la forme puis placée sous la presse. La reconstitution fut aménagée avec des objets utilisés avant l'apparition des produits industriels en fer, en aluminium ou en plastique.

En 1978, la fabrication de fromage et de vacherin à l'alpage était en voie de disparition. Depuis lors, on a assisté à une renaissance réjouissante, quoique fragile. En 2007, c'est environ 35 exploitations qui transforment le lait, bénéficiant ainsi de l'engouement pour les produits d'appellation d'origine contrôlée (AOC): le Gruyère et le Vacherin fribourgeois.

Les quatre reconstitutions ponctuent un espace ouvert de 1200 m². Les éléments qui les constituent sont marqués par des siècles de destins personnels et contrastent avec les matériaux neutres choisis pour l'aménagement des secteurs thématiques. Comme on le souhaitait, ces reconstitutions sont perçues par les visiteurs comme des îlots d'intimité.



Le trintsâbyo du Gillerby, au Musée gruérien. © Christophe Dutoit

Sources et bibliographie

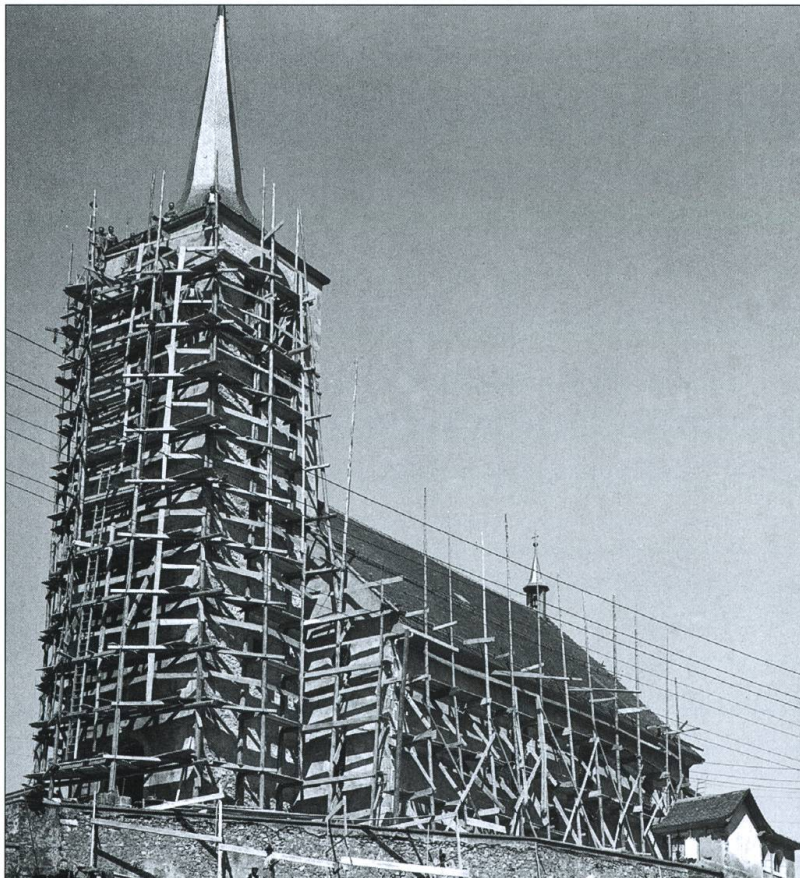
- AEF ▶ Archives de l'Etat de Fribourg, Fribourg. RN: Registres des notaires.
ANDEREGG, Jean-Pierre ▶ *La maison paysanne fribourgeoise*, t. I, Bâle, 1979; t. II, Bâle, 1987.
ANDEREGG, Jean-Pierre ▶ *Les chalets d'alpage du canton de Fribourg*, Fribourg, 1996.

Photographies

*Transport du bois à Bulle, 1938.
Entreprise Hayoz et Scherly, La Roche.
© Photo Glasson, Musée gruérien Bulle*



*Ateliers Firmann, Bulle, 1936.
Fabrication du planeur de l'aviateur
Cosandey: Le Pou du Ciel.
© Photo Glasson, Musée gruérien Bulle*



*Echafaudages sur l'église de Charmey,
mars 1938. Esseiva Alfred, entrepreneur.
© Photo Glasson, Musée gruérien Bulle*



Billons au Petit-Mont, 1928.
© Photo Glasson, Musée gruérien Bulle



*Famille de Henri Perroud, ébéniste,
Bulle, vers 1926.*
© Photo Glasson, Musée gruérien Bulle



Scieurs à Riaz, vers 1900.
Photo Schwartz, Musée gruérien Bulle